*Juste la fin du monde*, deuxième partie, scène 3, soliloque d’Antoine

Et lorsque tu es parti, lorsque tu nous as quittés, lorsque tu

nous abandonnas,

je ne sais plus quel mot définitif tu nous jetas à la tête,
je dus encore être le responsable,
être silencieux et admettre la fatalité, et te plaindre aussi,

m’inquiéter de toi à distance
et ne plus jamais oser dire un mot contre toi, ne plus jamais

même oser penser un mot contre toi,
rester là, comme un benêt, à t’attendre.

Moi, je suis la personne la plus heureuse de la terre,
et il ne m’arrive jamais rien,
et m’arrive-t-il quelque chose que je ne peux me plaindre,

puisque, « à l’ordinaire »,
il ne m’arrive jamais rien.
Ce n’est pas pour une seule fois,
une seule petite fois,
que je peux lâchement en profiter.
Et les petites fois, elles furent nombreuses, ces petites fois

où j’aurais pu me coucher par terre et ne plus jamais

bouger,
où j’aurais voulu rester dans le noir sans plus jamais

répondre,

ces petites fois, je les ai accumulées et j’en ai des centaines

dans la tête,
et toujours ce n’était rien, au bout du compte,
qu’est-ce que c’était ?
je ne pouvais pas en faire état,
je ne saurais pas les dire
et je ne peux rien réclamer,
c’est comme s’il ne m’était rien arrivé, jamais.
Et c’est vrai, il ne m’est jamais rien arrivé et je ne peux

prétendre.